



**HAL**  
open science

# Le Capitaine Avery selon D. Defoe : faux roi et vraie légende

Guilhem Armand

► **To cite this version:**

Guilhem Armand. Le Capitaine Avery selon D. Defoe : faux roi et vraie légende. Travaux & documents, 2011, Tempêtes, naufrages et pirates dans l'océan Indien : accidents réels ou péripéties fictives?, 39, pp.101–112. hal-01174580

**HAL Id: hal-01174580**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-01174580>**

Submitted on 12 Nov 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Le Capitaine Avery selon D. Defoe : faux roi et vraie légende

---

GUILHEM ARMAND  
UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION

A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au début du XVIII<sup>e</sup>, un fameux pirate anglais écume les Caraïbes puis l'océan Indien. Sa réputation fut alors telle qu'elle inspira d'emblée sa légende. Renommé notamment pour s'être emparé du plus fier vaisseau du grand Mogol contenant une fortune et à bord duquel voyageait une princesse, Avery, surtout par la fortune considérable dont il s'était emparé, suscita l'intérêt du public anglais au tournant du siècle. Les versions diffèrent énormément, notamment au sujet du traitement de la princesse. L'histoire du Capitaine Avery, pseudo-roi pirate établi à Madagascar, nous est connue à travers plusieurs textes du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, principalement : une biographie dans le *Monthly Miscellany* en novembre 1708, un témoignage d'une de ses victimes, *The Life and Adventures of Captain Avery, now in possession of Madagascar* d'Adrian Van Broeck (1709), une pièce signée du Capitaine Charles Johnson, *The Successful Pirate* (1713), un recueil de deux lettres du pirate lui-même, *The King of Pirates : being an Account of the Famous Enterprises of Captain Avery, the Mock King of Madagascar* (1719), et enfin, le premier chapitre de la somme historique de Charles Johnson, *General History of the Robberies and Murders of the most Notorious Pyrates* (1724-1725). Notons cependant que les deux derniers ouvrages sont en fait de Daniel Defoe, usant comme à son habitude, de « piraterie littéraire »<sup>1</sup> pour reprendre l'expression de Jean-Michel Racault qui, dans son analyse des tribulations du mythe de Libertia, fait notamment un point précis sur les divers problèmes d'attribution de ces textes. Pour résumer, si tous les spécialistes s'accordent quant à l'attribution du *Roi des pirates* et de l'*Histoire générale des pirates*, selon certains critiques, Adrian Van Broeck serait peut-être même un pseudonyme de Defoe qui aurait repris le nom de Johnson dans son *Histoire générale des pirates* par vengeance ironique à l'égard du dramaturge indélicat.

Ce pirate semble donc tenir à cœur à Defoe : il s'intègre dans le cycle des biographies criminelles en vogue à l'époque, mais il s'agit aussi de la première histoire de flibuste traitée par l'auteur de *Robinson Crusoé*, comme un point de départ, à l'origine d'un intérêt qui ira en grandissant, avec notamment *La vie, les*

---

<sup>1</sup> Jean-Michel Racault, *Mémoires du Grand Océan. Des relations de voyages aux littératures francophones de l'océan Indien*, Paris, PUPS, « Lettres francophones », 2007, p. 81-102.

*aventures et les pirateries du Capitaine Singleton* dès l'année suivante. Il s'inscrit – nous y reviendrons – dans une vaste réflexion sur le romanesque de la part de l'artisan de l'« essor du roman »<sup>2</sup>. Ses thèmes, le marginal exclu de la société qui rêve de réintégrer l'Angleterre avec un statut de bourgeois, Madagascar comme lieu d'une installation possible, sont au cœur de la poésie de Defoe dans cette période.

Cependant, l'histoire ou la légende d'Avery est quelque peu passée dans l'oubli, dans l'ombre des autres histoires de pirates : Singleton a pu séduire par la veine romanesque qui inaugure les grands récits d'aventure de l'auteur ; et l'idée d'un roi pirate de Madagascar fut éclipsée par l'aventure de Misson et du moine Caraccioli, fondateurs de la république de Libertalia, dont les réécritures n'ont cessé jusqu'à nos jours. La fascination de ce dernier mythe<sup>3</sup> est très certainement due au fait que, longtemps attribuée à Johnson, l'*Histoire générale des Pirates* a été lue comme un véritable document historique, considéré d'ailleurs comme plus précis que la relation d'Oexmelin<sup>4</sup>. Ce qui rend, par comparaison, l'insuccès de l'histoire d'Avery assez paradoxal : d'une part, un pirate authentique dont toute l'Angleterre a parlé, d'autre part, des protagonistes fictifs ; une relation qui refuse explicitement le romanesque d'un côté, une véritable utopie de l'autre. Et c'est justement l'utopie qui retient les suffrages, et surtout le crédit du public. Parmi les savants et les romanciers qui s'intéressèrent à l'histoire de la piraterie dans l'océan Indien – Hubert Deschamps, Auguste Toussaint, Thomas Narcejac, Daniel Vaxelaire – l'avis de Gilles Lapouge s'avère assez révélateur du problème de réception de ces deux textes<sup>5</sup>. Si la référence à Johnson lui permet d'attester de la véracité des nombreuses pages consacrées à l'épisode de Libertalia (« Le capitaine Misson, dont la réalité est attestée par le scrupuleux Johnson, n'est pas un pirate ordinaire »<sup>6</sup>), en revanche, il a moins de scrupules à évacuer l'histoire d'Avery dans les excès d'imagination des auteurs tels que Defoe, mais aussi Johnson : « la littérature, de Defoe à Johnson a brodé sur son cas »<sup>7</sup>.

<sup>2</sup> Voir Ian Watt, *The Rise of the Novel*, Londres, Chatto and Windus, 1957, 1<sup>er</sup> chapitre traduit et reproduit dans *Littérature et réalité*, Paris, Seuil, « Points Essais », p. 11-46 : « Réalisme et forme romanesque ».

<sup>3</sup> Sur ce point, voir : Michel-Christian Camus, « L'inexistence du pirate Misson de Daniel Defoe », *Dix-huitième siècle*, n°30, 1998, p. 489-498.

<sup>4</sup> Jean Ollivier, *Alexandre (Oexmelin), l'âge d'or de la flibuste*, Paris, Editions Messidor, 1987.

<sup>5</sup> L'article de Nivelisoa Galibert fait un très bon bilan de la réception critique du mythe de Libertalia : « Daniel Defoe, le rêve pirate et l'océan Indien : un siècle de distorsions (1905-1998) », in Sylvie Requemora & Sophie Linon-Chipon (éds.), *Les Tyrans de la Mer. Pirates, corsaires et flibustiers*, Paris, PUPS, « Imago Mundi » n°4, 2002, p. 265-281.

<sup>6</sup> Gilles Lapouge, *Les Pirates. Forbans, flibustiers, boucaniers et autres gueux de mer*, Paris, Phébus, « Libretto », p. 70.

<sup>7</sup> G. Lapouge, *Les Pirates*, p. 63.

D'un document on est passé à de la littérature. G. Lapouge voudrait-il signifier que, contrairement à lui, le « scrupuleux Johnson » se serait laissé duper par D. Defoe ?

Si d'ordinaire, le succès de la supercherie de Defoe-Johnson est attribuée à la qualité et à la richesse de l'information – même lorsque celle-ci est fautive – dans le cas précis du Capitaine Avery, cette hypothèse de lecture est caduque : le premier chapitre de l'*Histoire générale des pirates* se signale principalement par sa brièveté et son manque de données ; par rapport au *Roi des Pirates*, mais aussi aux autres chapitres. Sans doute faut-il chercher ailleurs. Notre analyse portera donc sur les techniques d'écriture censées authentifier les deux récits, afin de tenter d'apporter un éclairage sur la réception de cette histoire, mais aussi de comprendre, à travers cette évolution, pourquoi l'on a davantage cru « Johnson » narrer l'histoire de Misson que Defoe se faisant passer pour Avery.

On s'est donc proposé d'explorer ces deux œuvres de D. Defoe, *Le Roi des pirates* et le chapitre « Le Capitaine Avery et son équipage » de l'*Histoire générale des pirates*, afin d'y analyser le jeu entre discours de vérité et récit fictionnel, entre Histoire (attestée ou non) et légende qui parcourt les textes, du seuil à l'épilogue.

### SEUILS PRÉFACIELS : UNE QUESTION D'AUTEUR

Les différentes stratégies de Defoe se perçoivent dès les préfaces des œuvres. Chacune met en œuvre une stratégie d'authentification, mais dont les différences se retrouvent dans les histoires narrées. *Le Roi des pirates* se donne pour un ensemble de lettres du Capitaine Avery publiées à la demande de celui-ci afin d'opposer un démenti aux rumeurs colportées sur son compte, et la préface serait celle d'un éditeur anonyme, mais elle est redoublée par l'*incipit* de la première lettre. Les deux seuils de l'*Histoire générale des pirates*, « Préface de l'auteur » à la seconde édition et « Introduction générale de l'auteur » se présentent comme des *captatio* savantes, préambules à un ouvrage historique.

Dès le titre apparaît l'intention de rectification, avec la mention de « faux roi » dans un texte à portée autobiographique. Et il est vrai que si une grande partie de l'action se déroule sur la grande Île, nulle part il n'est fait mention d'une volonté d'en être le souverain – pas même d'un territoire. S'y opère même un jeu d'opposition entre « faux roi de Madagascar » et « Roi des pirates » qui sonne comme une correction : selon nombre d'historiens, d'ailleurs, Avery serait celui qui a conquis le plus important butin en une seule prise – avant La Buse et *La Vierge du Cap*. Dès les premières lignes de la préface, se manifeste la volonté de désabuser le public :

Les lettres du Capitaine Avery présentées ci-après ont, entre autres avantages, celui de donner au lecteur la satisfaction de voir combien ils ont été abusés par les ouvrages déjà publiés, qui proposaient au monde des récits ridicules et extravagants<sup>8</sup>.

Les relations précédentes, dont la pièce de théâtre et l'article biographique, se trouvent discrédités, qualifiés d'« histoires monstrueuses et incroyables »<sup>9</sup>, et les lecteurs sont invités « à juger par eux-mêmes de la différences entre celles-ci et les histoires extravagantes déjà racontées, ainsi que de leur authenticité respective »<sup>10</sup>. Dès lors, la préface concilie disculpation des crimes reprochés à Avery et expression forte d'un refus du romanesque. Le pseudo-éditeur revient en effet sur des épisodes de la pièce et de la biographie et dément, lettres suivantes à l'appui, le viol et le meurtre de la fille du grand Mogol, aussi bien que le mariage avec celle-ci « dans son royaume de Madagascar ». Il relègue tout cela au rang d'inventions romanesques, et feint même de considérer les différentes versions comme une même histoire, alors totalement incohérente :

De plus, ceux qui ont publié ces fables les ont fort mal tramées car, selon eux, il l'aurait d'abord violée, puis assassinée, et enfin épousée ; il y a là de quoi étonner assez les lecteurs pour qu'ils apprécient la chose à sa juste valeur.

Si ces affaires sont ici expliquées et dûment dévoilées, et l'histoire du capitaine Avery présentée sous un jour plus juste, notre but sera atteint<sup>11</sup>.

Au-delà de la mauvaise foi de Defoe qui ferait presque déjà du sanguinaire Avery un gentilhomme, du moins un bourgeois avec quelques valeurs, il est intéressant de constater que la véracité du récit qui suit ne s'affirme que par rapport à l'inauthenticité flagrante des relations précédentes, sans aucune autre forme de preuve. Le système de justification s'opère par comparaison – procédé renouvelé, nous y reviendrons, dans *l'Histoire des pirates*. Mais surtout, on peut lire ici, sous la plume ironique de Defoe, une leçon de vraisemblance donnée aux autres auteurs : il s'agit avant tout de savoir bien « tramer » sa fable, de savoir dépouiller le récit « de tout élément romanesque, invraisemblable et absurde »<sup>12</sup> ; et

---

<sup>8</sup> Daniel Defoe, *Le Roi des Pirates, Récit des entreprises célèbres du CAPITAINE AVERY faux roi de Madagascar avec ses pérégrinations et pirateries : où sont découverts tous les récits fallacieux publiés précédemment sur son compte. En deux lettres écrites par lui-même, l'une alors qu'il se trouvait à Madagascar, l'autre depuis qu'il s'en est échappé*, Françoise du Sorbier (trad. et éd.), Paris, José Corti, « Collection romantique » n°38, p. 19 (notre édition de référence à présent, notée *RdP*).

<sup>9</sup> *RdP*, p. 20.

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> *RdP*, p. 22.

<sup>12</sup> *Ibid.*

la justesse du récit serait davantage à entendre comme celle du style que comme celle du fonds. Car l'insistance du préfacier à répéter combien les autres textes sont « extravagants » paraît finalement bien suspecte. La prise à témoin du public se retourne même en une subtile aporie qui fait de la dupe le garant de l'authenticité :

Lorsqu'ils seront vraiment convaincus que jamais relation meilleure, ni plus véridique, des pirateries d'Avery, n'est parvenue à la connaissance du public ni n'est susceptible de lui parvenir un jour, ils recommanderont alors la lecture de ces lettres comme telle et s'en porteront garants<sup>13</sup>.

La préface s'achève sur un pied-de-nez :

Et s'il n'est pas prouvé que le capitaine a écrit lui-même ces lettres, l'éditeur affirme que nul autre que le capitaine lui-même ne pourra jamais les corriger<sup>14</sup>.

Et Françoise du Sorbier qualifie d'« insolence »<sup>15</sup> cette attitude qui consiste à attester de la véracité de ces lettres sans jamais l'affirmer. Ce qui ramène l'œuvre à un habile « jeu de la vérité et du mensonge »<sup>16</sup>.

C'est une stratégie radicalement différente qu'utilise l'auteur de l'*Histoire générale des pirates*. En choisissant de s'appeler Johnson, D. Defoe se glisse aussi dans la peau du savant. La « préface de l'auteur » est beaucoup plus académique et l'on y retrouve certains lieux communs comme l'*utilitas* (il n'a « pas d'autre désir que d'être utile au public »), et le refus du romanesque, mais de façon plus circonstanciée. Il porte essentiellement sur le style qui se veut agréable, sans être signe d'invention, et principalement sur un chapitre, celui des deux femmes pirates, qui pourrait paraître invraisemblable :

Et si l'on trouve à leurs aventures un air de roman, il faut savoir que les incidents n'ont pas été inventés ou romancés, car c'est là un genre de lecture dont l'auteur se soucie assez peu ; il se trouve simplement que la relation qu'on lui en fit le ravit à ce point qu'il ne put faire moins que de reprendre à son compte le même procédé, convaincu qu'il était de combler ainsi le plaisir du lecteur<sup>17</sup>.

---

<sup>13</sup> *RdP*, p. 20.

<sup>14</sup> *RdP*, p. 22.

<sup>15</sup> *RdP*, p. 1.

<sup>16</sup> Nous reprenons ici un élément du titre de l'article de J.-M. Racault dans son analyse des préfaces de récits de voyages, qui pourrait valoir aussi pour ce texte : « Les jeux de la vérité et du mensonge dans les préfaces des récits de voyages imaginaires à la fin de l'âge classique (1676-1726) », in *Métamorphoses du récit de voyage*, F. Moureau (éd.), Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1986, p. 82-109.

<sup>17</sup> Daniel Defoe, *Histoire générale des plus fameux pirates*. T.1, *Les Chemins de Fortune*, Paris, Phébus, « Libretto », 1990, p. 42 (désormais notre édition de référence, notée HGP).

Mais l'affirmation d'utilité, fondée sur le désir d'éliminer la plaie que représente la piraterie, se conjugue ici avec l'expression d'une véritable philanthropie :

[...] pour éradiquer ce mal, [...] il faut] donner du travail au grand nombre de marins abandonnés à la dérive quand une guerre se termine, et menacés dès lors de recourir à ce genre d'entreprises<sup>18</sup>.

Et l'auteur de s'appuyer sur une analyse socio-économique : il part du constat que l'on n'a pas recensé de pirate hollandais et en trouve la raison dans le « manque d'esprit d'entreprise »<sup>19</sup> de la nation anglaise, et va même jusqu'à suggérer une solution dans la fondation d'« une industrie nationale de la pêche qui constituerait le meilleur moyen du monde d'empêcher la piraterie, de donner du travail à nombre de pauvres, et de soulager la nation d'un grand poids en abaissant le prix général des vivres et de plusieurs autres produits de première nécessité »<sup>20</sup>. Si l'on retrouve ici Defoe journaliste et pamphlétaire politique, il se fait aussi historien et géographe dans ce texte liminaire à ce qu'il présente comme une « enquête historique »<sup>21</sup> fondée sur une moisson de témoignages divers mais précis et authentiques. Cette dimension est plus sensible dans l'« introduction générale de l'auteur » : afin de convaincre de la nécessité de ne pas « laisser croître et multiplier cette race de voleurs »<sup>22</sup>, il revient sur deux exemples historiques, la Rome du temps de Marius et Scylla et Barberousse devenu roi d'Alger. Le premier, inspiré explicitement de Plutarque, et développé sur plusieurs pages, confère une aura érudite à l'ouvrage. L'analyse prend ensuite une portée géographique quand l'auteur explique pourquoi les îles des Indes Occidentales (la Floride espagnole), sont si propices aux pirates. La démonstration s'organise en trois temps, présentant d'abord l'espace comme fournissant des abris sûrs et riches en approvisionnement – et l'auteur de nous décrire la reproduction des tortues dans cette zone –, puis proche des routes des vaisseaux de commerce, et enfin comme un lieu mal maîtrisé par les chasseurs de pirates. Le texte s'appuie en outre sur la reproduction de documents historiques : des listes de bâtiments, deux ordonnances royales, et une correspondance entre le gouverneur de la Jamaïque et un officier de vaisseau.

Cependant quelques ambiguïtés subsistent, en particulier lorsque *l'auteur* justifie son titre qui qualifie du « noble nom d'Histoire [...] les faits et gestes d'une poignée de voleurs »<sup>23</sup>, on sent déjà alors une certaine fascination, qui devient plus perceptible dans la référence à la fondation de Rome :

---

<sup>18</sup> HGP, p. 37-38.

<sup>19</sup> HGP, p. 38

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> HGP, p. 41.

<sup>22</sup> HGP, p. 45.

<sup>23</sup> HGP, p. 42.

Rome, maîtresse du monde, n'était rien d'autre, au début, qu'un repaire de brigands et de hors-la-loi ; et si la carrière de nos pirates avait été à la hauteur de leurs débuts, s'ils s'étaient unis puis établis dans une de ces îles qui leur servaient à l'ordinaire de simples refuges, nul doute que leur société pourrait être honorée aujourd'hui du nom de république : il n'y aurait aucune puissance en cette partie du monde capable de leur tenir tête<sup>24</sup>.

Cette comparaison est d'autant plus ambiguë qu'on a déjà pu la lire sous la plume d'Avery dans *Le Roi des Pirates*, lorsque le héros-narrateur fait dire à l'un de ses marins qui évoque une colonisation de Madagascar :

[...] à l'origine, les Romains eux-mêmes n'étaient guère que des aventuriers comme nous. Et il n'était pas exclu que notre capitaine Avery puisse poser les fondations d'un empire aussi grand que le leur<sup>25</sup>.

Et l'insolence du préfacier du *Roi des Pirates* se retrouve dans le réalisme outrancier des lettres apocryphes, de même que le premier chapitre de l'*Histoire générale des pirates* répond bien à la prudence de l'historien.

## DU RÉALISME OUTRANCIER À L'ÉCONOMIE PRUDENTE

La première lettre du capitaine Avery s'ouvre sur le démenti formel de l'épistolier qui répond au double objectif de rétablir la vérité par rapport aux précédents ouvrages dénoncés comme mensongers, et surtout de se disculper, voire de se poser en victimes de plusieurs « avanies et injustices »<sup>26</sup>. *L'incipit* fait donc clairement écho à la préface. Le refus du romanesque s'exprime ainsi par l'absence du lieu commun du « récit de [ses] origines » et par un début *in medias res*, « à un moment susceptible d'être mieux à propos et plus divertissant »<sup>27</sup>, s'opposant ainsi à la veine des « biographies criminelles ». Il évoque néanmoins sur l'origine de son ambition, qui correspond, d'une certaine manière à l'esprit d'entreprise dont parlera Defoe cinq ans plus tard, ou qui animera le Capitaine Singleton :

J'avais passé quelques années dans la baie de Campêche où, tout en endurant avec patience les fatigues d'une vie de labeur, il était aussi évident aux autres qu'à moi-même que la nature ne m'avait pas plus fait pour être bucheron que simple matelot. Je me mis à réfléchir jour et nuit à la meilleure façon d'échapper à cette servitude et de devenir tôt ou tard maître d'un bon bateau<sup>28</sup>.

---

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> *RdP*, p. 145.

<sup>26</sup> *RdP*, p. 25.

<sup>27</sup> *RdP*, p. 27.

<sup>28</sup> *RdP*, p. 28.



Il s'agit du premier élément d'un réalisme psychologique assez sommaire, mais qui fonde en même temps l'unité de l'œuvre ainsi que la perspective de disculpation : Avery – qui finira pauvre, selon Johnson – ne veut qu'une chose, amasser, posséder.

C'est ainsi que se justifie le désintéret qu'il éprouve vis-à-vis de la fille du Grand Moghol au moment de sa capture, et donc sa clémence :

Elle était pour ainsi dire couverte de bijoux et moi, en bon pirate que j'étais, je ne tardai pas à lui laisser voir qu'ils m'intéressaient plus que sa personne<sup>29</sup>.

Et s'il laisse ses hommes violer les autres femmes du séraïl embarqué, c'est en parfait gentleman qu'il agit en se proposant d'être le « gardien et protecteur »<sup>30</sup> de la princesse jusqu'à ce qu'il la laisse repartir. Pirate, certes, mais courtois et surtout patriote. Car il rêve, une fois devenu riche, revenir s'établir en Angleterre. Aussi prend-il soin de ne pas attaquer les vaisseaux anglais. Il multiplie les remarques chauvines, ainsi, à propos du navire indien puissamment armé, il précise :

Nous fûmes un peu contrariés en découvrant qu'il y avait à bord du premier navire canons et soldats en nombre tel que, s'il avait été manœuvré par un équipage anglais, sa force de combat lui eût assuré le dessus face à deux bateaux tels que les nôtres<sup>31</sup>.

Résonnent alors parfois des vœux de rédemption chez ce pirate qui ne se repent toutefois jamais, mais exprime régulièrement sa nostalgie du pays natal, où il ne peut revenir justement à cause de sa fortune qui le ferait repérer. Exclu par sa pauvreté, il le demeure par sa richesse mal acquise. Et les lettres retracent le parcours d'un paria désœuvré, d'un éternel marginal qui n'a que faire d'être millionnaire caché sur une côte malgache :

[...] nous ne savions que faire ni à quoi employer nos richesses. Notre seul but désormais était de trouver, si possible, un moyen de rentrer dans notre pays avec notre fortune, ou du moins une part qui nous assurerait une existence aisée<sup>32</sup>.

Ce leitmotiv fait du héros-narrateur un obsessionnel, caractéristique psychologique qui participe en même temps du réalisme circonstanciel. Il répond en effet à une logique comptable qui justifie, d'une certaine manière, l'abondance de données chiffrées de toutes sortes : nombre d'hommes d'équipage à chaque instant, de canons des navires, de pièces d'argent ou d'or récoltées, coordonnées

---

<sup>29</sup> *RdP*, p. 111.

<sup>30</sup> *RdP*, p. 116.

<sup>31</sup> *RdP*, p. 109.

<sup>32</sup> *RdP*, p. 121.

géographiques, dates... Ce scrupule du chiffre qui confère sa vraisemblance au récit est poussé à l'extrême, donnant parfois un effet de catalogue dans la relation du marin qui recense toutes ses prises. On ne s'attardera pas ici sur les quelques incohérences dues sans doute à une rédaction rapide<sup>33</sup>, mais il suffit de remarquer que si les détails de cet ordre sont nombreux, ils ne permettent guère d'accorder aux lettres une valeur documentaire : les comptes peuvent être justes, mais non référencés, et les bateaux sur lesquels sont faites les prises rarement nommés.

A l'inverse de ce goût pour l'énumération, le chapitre « Le Capitaine Avery et son équipage » témoigne au contraire d'une économie de détails. L'histoire d'Avery lui-même est expédiée en huit pages. Toutes les prises effectuées dans les Caraïbes, et qui occupent un tiers de la première lettre, sont niées par ce texte qui reprend une dimension biographique en revenant sur la naissance et les origines du pirate qui aurait juste débuté sa carrière par une mutinerie dans l'Atlantique, avant de rejoindre Madagascar :

[Ils] poursuivirent leur route vers Madagascar, sans faire à ma connaissance, de prise au cours de la traversée<sup>34</sup>.

Notons toutefois la présence de la modalisation « je crois », refrain de ce texte qui joue la carte de la prudence en multipliant les « à ma connaissance ». Même précaution dans le récit de sa mort à Bideford, qui fait de Johnson le plus informé des Historiens :

Il n'y resta que quelques jours, car la maladie le prit – dont il mourut bientôt. On raconte qu'il ne laissa rien derrière lui – pas même de quoi acheter un cercueil<sup>35</sup>.

S'il reprend l'épisode de l'établissement à Madagascar, la grande Île semble surtout un mouillage régulier pour la flottille d'Avery. Celui de la prise du vaisseau du grand Moghol est traité, lui aussi, avec brièveté et didactisme :

C'était un des vaisseaux du grand Mogol, à bord duquel avaient pris place plusieurs des plus hauts personnages de la cour de ce prince. Parmi eux se trouvait, dit-on, l'une de ses filles qui allait en pèlerinage à la Mecque – les mahométans se croyant obligés, une fois dans leur vie, de visiter ces lieux et de porter de riches présents sur le tombeau de Mahomet. Comme on le sait, les Orientaux voyagent entourés du plus grand luxe [...]. Le butin qui fut fait en cette occasion peut difficilement être évalué<sup>36</sup>.

---

<sup>33</sup> Voir la préface de Françoise du Sorbier p. 15-16.

<sup>34</sup> *HGP*, p. 76.

<sup>35</sup> *HGP*, p. 82.

<sup>36</sup> *HGP*, p. 77-78.

Aucun détail supplémentaire n'est donné, aucune indication chiffrée, ni aucune information sur le sort qui fut réservé aux femmes. Seules les conséquences diplomatiques semblent intéresser Johnson, notamment parce qu'elles sont la source des légendes sur le démenti desquelles s'ouvre le chapitre :

Le bruit que fit la chose n'en parvint pas moins en Europe et fut à l'origine des légendes qui coururent sur la puissance d'Avery<sup>37</sup>.

Ce dépouillement semble en fait s'opposer directement à la profusion des lettres d'Avery : comme s'il s'agissait de faire exactement l'inverse. Or les autres chapitres contiennent des données chiffrées, et sont parfois extrêmement riches en détails : ici Defoe semble nous donner à lire un concentré du style objectif de l'historien. Et la conclusion de cette vie de pirate peut résonner comme un commentaire ironique de sa précédente œuvre :

J'ai dit ici tout ce qu'on a pu apprendre avec quelque certitude sur cet homme, et rejeté toutes les légendes concernant sa prétendue grandeur. On voit que son histoire est en fait moins marquante que celle d'autres pirates qui ne connurent pas sa notoriété<sup>38</sup>.

## CONCLUSION : D'UNE IRONIE À L'AUTRE

A l'instar des lacunes de l'*Histoire générale des pirates* qui s'expliquent, en grande partie, par la (posture de) prudence de l'auteur, celles du *Roi des pirates* s'inscrivent, elles aussi, dans un paradoxal processus d'authentification de ce récit qui nous livre « ce qu'il convient pour l'instant de dévoiler »<sup>39</sup> :

J'admets que dans cet opuscule, je vais peut-être grossir certains détails de ma vie ou les présenter avec discrétion, de façon à dissimuler ce qui, dans mon actuelle situation, doit l'être, discrétion et dissimulation étant nécessaire à ma propre sécurité<sup>40</sup>.

A la prudence de l'Historien, répond en quelque sorte celle du pirate, ce qui fait que les silences de l'œuvre – parfois soulignés par des notes de l'auteur – deviennent garant de sa véracité, comme le signale Françoise du Sorbier<sup>41</sup>. Defoe

<sup>37</sup> *Ibid.*

<sup>38</sup> *HGP*, p. 82.

<sup>39</sup> *RdP*, p. 25-26.

<sup>40</sup> *RdP*, p. 27.

<sup>41</sup> Fr. du Sorbier : « Laconisme et absence d'informations sont utilisés ici comme gages de véracité : si le narrateur se tait, c'est pour éviter de se mettre à découvert ou en danger. Il en résulte ce paradoxe que le silence du narrateur, ses mensonges mêmes, prouvent la véracité de ses dires », éd. cit., p. 11.

joue, parfois avec excès, sur les procédés d'attestation tout en multipliant les allusions : le navire d'Avery mouille à Juan Fernando, celui de ses comparses aussi, faisant de l'île de Robinson Crusôé un repère de pirates (rappelons que le roman fut publié à peine neuf mois auparavant) ; Avery se rend en Angleterre à bord d'un navire dont l'armateur s'appelle Johnson... Mais c'est surtout dans la seconde lettre, bien plus courte, que l'ironie insolente de Defoe se fait véritablement sentir : il raconte comment, voulant rejoindre l'Angleterre, Avery traverse toute l'Arabie, la Perse, pour finalement s'établir provisoirement à Constantinople d'où il écrit sa missive. Le récit, sans grand intérêt, multiplie les brèves étapes, dans une complaisance pour un orient exotique dont la vogue débute alors en Europe. Les déguisements, les intrigues à peine esquissées, les esclaves, tout cela évoque une parodie de roman à la façon de Marana. Cette fiction orientale finale contraste nettement avec la lettre précédente qui s'ingéniait à récuser tout romanesque et même exhibait comment, à partir de faits « réels » se constituait le mythe en Angleterre. Ultime pied-de-nez de Defoe, l'épilogue s'achève sur la promesse d'un autre récit sur les aventures d'Avery chez les Mahométans, qui semble dénoncer l'ensemble de l'œuvre comme un étrange roman d'aventures.

Dans l'*Histoire générale des pirates*, la discrétion de l'Historien, l'économie de détails qui risqueraient de glisser dans le romanesque augmentent le crédit documentaire du texte qui repose aussi sur le principe d'une dénonciation ironique, mais de façon plus subtile. En suivant le devenir des marins d'Avery implantés à Madagascar, Johnson revient sur la légende du « faux roi de Madagascar ». Ils deviennent de sombres petits tyrans locaux, réduisant la population indigène à un état de terreur et d'esclavage, à tel point qu'ils finissent par craindre sans cesse une révolte : « Ainsi vécurent ces tyrans, craignant tout et craints de tous »<sup>42</sup>. Et leur histoire prend alors les traits pathétiques d'une robinsonnade peu glorieuse :

Depuis si longtemps dans l'île [plus de vingt ans], il va de soi que leurs vêtements étaient fort usés. Leurs majestés étaient assez mal vêtues ou bien plutôt ne l'étaient pas du tout. Depuis longtemps déjà, Elles n'avaient pour se couvrir que des peaux de bêtes non tannées et portant tout leur poil. [...] La barbe inculte, les cheveux démesurément longs, ils présentaient l'aspect le plus sauvage qu'on puisse imaginer<sup>43</sup>.

Ils ressemblent à des naufragés dont l'auteur de *Robinson crusôé* se moque allégrement :

L'un de ces grands princes avait été, au début de sa vie, batelier sur la Tamise. Pour avoir commis un meurtre, il avait dû fuir aux Indes Occidentales et avait été de ceux

---

<sup>42</sup> HGP, p. 86.

<sup>43</sup> HGP, p. 86-87.

qui s'étaient emparés des sloops. Les autres n'étaient que des hommes du gaillard d'avant : aucun d'eux ne savait lire ou écrire, et leurs secrétaires d'Etat n'en savaient pas plus long qu'eux. Telle est l'histoire de ces rois de Madagascar dont certains règnent encore probablement aujourd'hui<sup>44</sup>.

La conclusion, fort cynique, s'inscrit bien dans la portée morale exposée en préface, mais il s'agit aussi d'une habile critique de la légende du « roi de Madagascar ». Plus qu'un simple démenti, comme le laissaient croire les premières lignes, ce chapitre se donne à lire comme une démystification de tout ce qui a été écrit auparavant au sujet d'Avery, y compris par Defoe lui-même. Mais celui-ci nous avait déjà prévenus dans *Le Roi des pirates* : le laconisme n'est pas forcément une preuve de véracité. Ce jeu vertigineux de démentis, de reniements à travers des textes publiés sous pseudonymes, rend la vérité totalement insaisissable, à l'image de la localisation du camp des pirates implantés à Madagascar, cet immense espace, littérairement vierge, que Defoe investit à travers ses personnages mais aussi ses pseudonymes.

---

<sup>44</sup> *HGP*, p. 88.